

## I

IL ME RESTE À ACQUÉRIR le sens de l'humour. La métamorphose sera complète : après ces quelques mois loin de Paris, je serai devenu un autre. Les médecins se contenteraient de moins, j'en suis sûr. Que je reste en vie, pour commencer. Pour ce qui est de raconter des histoires drôles, ce n'est pas de leur ressort. Même si certains d'entre eux ne sont pas à court d'histoires potaches, l'humour ne fait pas partie des objectifs thérapeutiques. Devenir un autre homme non plus. Leur but se résume au mot *négalif* sur la feuille des résultats d'analyses et à l'absence de toute anomalie sur les images radio de mon cerveau. Leur responsabilité s'arrêtera là, tout autant que leurs compétences. Au-delà...

Le moment n'est plus tellement loin maintenant. Je saurai au premier regard, dès que le médecin entrera dans la pièce. Un sourire aux lèvres ou le regard grave ? Imaginer cet instant ne sert à rien. J'aurai à écouter le

verdict, rien d'autre. Le mot *guérison* ne sera pas prononcé, quoi qu'il arrive. Au mieux, si nulle trace de cette tumeur ne subsiste dans mon cerveau ni ailleurs, on emploiera le mot *rémission*, et je me verrai accorder une prolongation. Au pire, tout le bonheur des derniers mois butera contre l'annonce d'une récurrence et la menace se fera plus pressante.

Quoi qu'il arrive, j'aurai eu raison de venir ici, contre l'avis de tous. Celui de mon père d'abord, effrayé au-delà des mots à l'idée de laisser partir son fils unique, six semaines après la fin d'une chimiothérapie, à quatre heures d'avion dans un pays où personne ne l'attendait. Où je n'avais aucune raison de vouloir passer le temps qui me resterait à vivre. Les médecins partageaient son point de vue, mon obstination ressemblait à de l'ingratitude. Tous savaient que je connaissais les risques. J'étais étudiant en médecine, après tout. Je comprenais mieux qu'un malade ordinaire. Ils avaient raison : j'étais en mesure de peser scientifiquement le pour et le contre, mais aussi de voir que la balance penchait si clairement d'un côté qu'il me restait un seul argument à avancer. Pourquoi ne pas me laisser vivre à ma guise ces semaines qui seraient peut-être les dernières de ma vie ? J'avais vingt ans et rien à perdre.

Tout le monde me trouve ingrat. Mon père fait l'unanimité dans le rôle du père modèle. Combien de veufs consacrent ainsi leur existence à leur fils unique, dans le seul but de faire oublier l'absence de la mère ? Il a presque réussi. J'avais onze ans quand elle est morte, mais à peu près tous mes souvenirs ont été effacés par un cordon ombilical d'un nouveau genre, paternel. Un remplaçant d'un dévouement sans faille, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sa vie était subordonnée à la mienne. Ni plan de carrière ni vie sentimentale, il n'en avait simplement pas le temps, tout tendu qu'il était vers un seul objectif : organiser mon bien-être matériel, scolaire et surtout culturel. Il est sans doute injuste de ne pas ajouter *affectif* à cette liste, mais, pour mon père, l'amour paternel signifiait déménager pour habiter près des bonnes écoles, embaucher une femme de ménage sachant faire la cuisine, et m'offrir des sorties au musée, au théâtre et à l'opéra aussi souvent que possible. Sans parler du reste, de sa patience illimitée et de son énergie inépuisable pour m'expliquer un problème de physique, me tenir compagnie dans les couloirs du Conservatoire, ou, plus récemment, dans les salles d'attente des médecins. Un père parfait.

À notre arrivée à Paris, nous nous étions installés dans un petit appartement sur la montagne

Sainte-Geneviève afin que je puisse m'inscrire dans les meilleurs lycées, le moment venu. Un trois-pièces, ou plutôt deux pièces et demie, car le petit bureau où mon père travaillait mais dormait aussi, sur une étroite banquette, pouvait difficilement compter pour une chambre à part entière. Je ne sais pas à quel âge je me suis rendu compte que mon père vivait dans une cellule monacale, alors que tout le reste de l'appartement était entièrement équipé pour mon confort. Les murs du couloir étaient tapissés de livres du sol au plafond, et cette immense bibliothèque, tout comme sa collection de CD, et celle, plus limitée, de DVD des grands classiques du cinéma, était destinée à me faciliter la rédaction de mes devoirs et exposés.

Nous vivions entre nous, et seule Duong apportait un peu de présence féminine pendant son heure de ménage et de cuisine par jour. Mon père savait reconnaître ses limites, et ses talents culinaires n'étant pas très développés, il préféra déléguer cette tâche. La jeune femme vietnamienne recrutée par l'intermédiaire du CROUS avait besoin de financer ses études, pour mon plus grand bonheur. Ce sont des *bo-bun*, nems aux légumes et poulets à la citronnelle qui ont rassasié mes faims d'adolescent. Quand, par malheur, Duong n'avait pas préparé assez de ses petits plats en

prévision du week-end, mon père préférait m'emmener au restaurant plutôt que de m'imposer ses pâtes mal cuites.

Mais, si la cuisine n'était pas son fort, il était imbattable pour me donner d'autres nourritures : il ne laissait passer aucune grande exposition au Louvre ou au Grand Palais, nous fréquentions assidûment les concerts du Théâtre des Champs-Élysées ou de la Salle Pleyel, et dès l'âge de douze ans je connaissais les différents auditoriums de Radio France comme ma poche. En général, il m'annonçait le programme culturel du week-end le vendredi après-midi, à la sortie des cours. Il ne m'est jamais venu à l'idée de protester. J'avais beau être le seul garçon de douze ans au milieu d'une salle à moitié assoupie devant les longueurs du *Chant de la Terre*, ou sursautant aux coups de cymbales d'une des symphonies de Chostakovitch, ces sorties à deux me convenaient parfaitement.

Un changement se produisit quand je rencontrai Clarice. Mon père avait estimé qu'une activité sportive était indispensable pour mon équilibre et m'avait proposé le club de natation de la piscine Jean Taris.

« Tu es le seul du groupe à ne pas faire la tronche. Tu aimes vraiment ça ou ce sont aussi tes parents qui